

**L'homme en manque d'existence
(Stanisław Ignacy Witkiewicz)**

Marie La Palme Reyes

Pièce en un acte sans répit : deux scènes et un épilogue

Résumé :

Quelques aspects véridiques de la vie à peine théâtralisée de Stanisław Ignacy Witkiewicz (1885-1939), peintre, philosophe, écrivain, photographe et dramaturge avant-gardiste polonais. Un artiste dont l'existence et la célébrité posthumes ne cessent de s'amplifier.

Personnages par ordre d'entrée en scène :

Voix (de femme) narratrice, une voix hors champ, désincarnée, un peu fabriquée aux accents électroniques.

Six personnages indifférenciés A, B, C, D, E, F, dans la trentaine.

La femme, d'une trentaine d'années. Elle jouera, selon les scènes, différents rôles. Dans la première scène, elle jouera le rôle de **la femme**, dans la deuxième scène, le rôle de **la mère** (Maria Pietrzekiewicz), de la fiancée, **Jadwiga Janczewska** ainsi que celui de **Jadwiga Unrug**, l'épouse de Witkacy. Dans l'épilogue, elle jouera le rôle de **Czesława Korzeniowska**, la dernière maîtresse-fiancée de Witkacy.

Witkacy (Stanisław Ignacy Witkiewicz 1885-1939), peintre, philosophe, écrivain, photographe, dramaturge polonais. Le rôle est joué par un homme d'une soixantaine d'années. Il est parfois appelé Stasiek ou Stas par sa famille et ses amis.

Stanisław Witkiewicz (1851-1915), le père de Witkacy sera joué par un des personnages.

Bronio (Bronisław Malinowski (1884-1942)), fondateur de l'anthropologie sociale (le Fonctionnalisme), ethnologue célèbre et ami d'enfance de Witkacy sera joué par un des personnages.

Karol Szymanowski (1882-1937), célèbre compositeur polonais, ami d'adolescence de Witkacy, sera joué par un des personnages.

A cosmic amusement park, designed by Dali and Magritte, where Strindberg sells peanuts and popcorn, while Spengler performs a cooch dance, Heidegger and Sartre turn somersaults, and Dostoevsky and Nietzsche sling custard pies at each other.

Bernard Dukore, décrivant le monde théâtral de Witkacy

Mise en scène :

Une scène aux décors minimalistes, trois murs nus très hauts qui pourraient s'incliner vers le haut pour créer l'illusion d'un point de fuite. Une porte dans un de ces murs. Un cercueil (environ 75 cm de hauteur et deux mètres de long minimum) est placé sur le devant de la scène. Son couvercle doit pouvoir se baisser complètement le long du plus long côté faisant face à la scène. Il devra être recouvert de satin mauve et noir rembourré pour donner l'illusion d'un vrai cercueil. Le cercueil refermé servira aussi de table à dîner et de jardin en pots. Il restera sur la scène du début à la fin, recouvert d'un drap mortuaire en satin mauve et noir ou d'une nappe à grosses fleurs aux couleurs pastel ou d'un tapis de gazon selon les scènes. On aura placé dans le cercueil différents objets qui seront décrits dans la pièce au fur et à mesure ainsi qu'un petit banc où pourront s'asseoir les différentes apparitions. Ces apparitions devront directement sortir du cercueil sans être vues venant des coulisses sauf avis contraire. On pourra, dans certains cas, profiter de la fermeture des rideaux. Il faut qu'il soit évident dès le début que Witkacy est plus vieux que tous les autres acteurs. Une bonne trentaine d'années doit les séparer.

Dédicace

À Gonzalo auprès de qui, j'éprouve tous les jours, depuis quarante ans, la vivifiante étrangeté de l'existence.

Montréal, mars 2009

Acte sans répit

Scène 1 dite postmortem

Le rideau se lève. Six personnages (A, B, C, D, E, F) apparaissent en tenue d'apparat, habits noirs, gants noirs et chapeaux hauts de forme. Ils sont indifférenciés et forment une rangée compacte. Ils marchent d'un même pas solennel et s'arrêtent derrière le cercueil, recouvert d'un drap d'apparat mauve et noir, placé sur le devant de la scène. L'atmosphère est lugubre, on entend le début du Requiem de Jean Gilles. Puis quelques moments de silence. Il ne doit y avoir aucun arrêt entre les répliques de la Voix narratrice et celles des Personnages. Le tout doit être fluide même si les tons restent différents.

Voix narratrice (*s'adressant au public, voix lente et compassée*) : Ainsi parlait le généticien : La capacité intellectuelle de communiquer et de nommer les choses semble dépendre directement du gène FOX P2. Chez les chimpanzés, ce gène n'a pas la même forme. Notre FOX P2 a deux acides aminés de plus, tout juste 6 lettres de plus, sur un total de plusieurs centaines de milliers de lettres. Avec la version humaine de FOX P2, on parle. Sans elle, on reste muet.

Le couvercle du cercueil commence à bouger, le drap d'apparat glisse et tombe à terre. Le couvercle se lève et redescend comme une respiration, comme un soufflet. Il faut percevoir cette respiration

Personnage E (*allure solennelle*) : Chers délégués des Arts, des Sciences et des Métiers, chers ambassadeurs de la planète, chers représentants de vos gouvernements respectifs, mesdames et messieurs, chers amis...

Voix narratrice (*même, le monologue continue*) : Savez-vous à quel moment de notre évolution, notre version du FOX P2 est apparue?

Personnage E (*allure solennelle*) : Nous sommes, aujourd'hui, réunis devant le cercueil de Stanisław Ignacy Witkiewicz, le plus grand phénomène artistique polonais de la première moitié du XXe siècle, afin de lui rendre un hommage, peut-être tardif, mais non moins mérité.

Voix narratrice (*même*) : Par un savant calcul de taux de mutation, les chercheurs estiment que cette version du FOX P2 ne s'est généralisée dans l'espèce humaine que lors des derniers 200 000 ans.

Personnage E (*allure solennelle*) : Notre amie, de toujours, la sainte Russie, nous a enfin donné la permission de rapatrier le corps de notre génial fils.

Voix narratrice : Le verbe a pris son temps avant de se faire chair.

Personnage E (*allure solennelle*) : Le voici enfin parmi nous, après quarante-neuf ans d'absence.

Voix narratrice : Le verbe a émergé tard chez les humains modernes.

Personnage E (*allure solennelle*) : Nous lui avons érigé un tombeau sur le sol béni de sa chère Pologne, là où, enfin, seront déposés ses restes mortels.

La respiration du cercueil augmente.

Voix narratrice : Pour nous, cependant, une chose est sûre : le langage nous met en relation avec nos semblables d'une manière extraordinairement puissante.

À ce moment, le cercueil s'ouvre complètement, le couvercle retombe le long du côté faisant face à la scène, drapée de draps blancs, à l'allure cadavérique, les cheveux en broussailles, une femme égarée émerge d'un coup. Les six personnages se tournent d'un bloc vers elle. Elle ouvre grand la bouche en regardant, effrayée, autour d'elle et, après quelques instants de silence, elle commence à crier de toutes ses forces (ses cris doivent surprendre le public).

La femme (*voix épouvantée*) : Ah ah ah! Ah ah ah! Ah ah ah!

Witkacy arrive sur la scène en courant.

Witkacy (*s'adressant aux six personnages et indiquant d'un geste théâtral la femme*) : Qu'est-ce que ce cri démoniaque? C'est quoi cette... cette chose... cette mascarade... cette horreur?

Les six personnages (*se tournant vers Witkacy d'un bloc et le pointant de l'index*) : C'est vous!

Witkacy (*pointant de son index sa poitrine*) : Moi?

Les six personnages (*le pointant toujours de l'index*) : Vous!

Witkacy : J'en doute.

Les six personnages : C'est vous, sans l'ombre d'un doute.

Voix narratrice : Le langage nous met en relation avec nos semblables d'une manière extraordinairement intrigante.

La femme (*voix épouvantée*) : Ah ah ah! Ah ah ah! Ah ah ah!

Les six personnages (*indiquant la femme*) : Vous?

Witkacy (*indiquant la femme avec dégoût et ensuite pointant son index vers lui-même*) :
Moi?

Les six personnages (*indiquant Witkiewicz tous en même temps*) : Vous?

La femme (*voix épouvantée*) : Je ne suis qu'une pauvre maman...

Witkacy (*pointant son index vers la femme, voix hystérique*) : Oh! Est-ce toi, ma maman adorée?

La femme (*voix épouvantée, regardant de tous côtés*) : Une maman, dérangée dans son dernier sommeil, déterrée vive de son Ukraine natale, amenée de Russie, par monts et par vaux, contre nature sur cette scène polonaise. (*elle tousse et essaie de reprendre son souffle*)

Witkacy (*en aparté*) : Non, ce ne peut être ma maman. Ma maman, elle est belle, réconfortante et douce.

La femme : Une femme confrontée à ce tribunal fantôme qui la proclame être le plus grand phénomène artistique polonais de la première moitié du XXe siècle. (*Sur un ton soudainement très calme et inquisitif.*) Au fait, où sommes-nous? Quelle date fait-il dehors?

Les six personnages : Dehors, à Zacopane, il fait 1988.

La femme (*mimant des frissons épouvantables*) : Br! Br! Br!

On entend des os qui s'entrechoquent comme des castagnettes.

La femme (*tremblant*) : 1988? Zacopane? J'ai froid, j'ai tellement froid. Ce voyage fut très éprouvant. Il ne me reste que les os sur le dos!

Personnage C (*s'adressant aux autres personnages, ignorant la femme*) : La cérémonie a pris du retard et du plomb dans l'aile. Ça risque de tourner au scandale. Faisons vite, avant que les rumeurs ne s'amplifient.

Personnage B : Surtout, faites taire ce squelette. Certaines choses ne devraient être dites qu'aux oreilles du tombeau.

Personnage D : Très juste, on ne va pas laisser quelques castagnettes osseuses gâter cette belle cérémonie protocolaire.

Personnage F : En général, les cercueils sont plus discrets. Nous sommes vraiment malchanceux.

Personnage B : Les Russes! Ah! Les Russes et leurs belles promesses. Ils ne savent que

nous créer des ennuis.

La femme reste debout dans le cercueil, pensive.

Personnage A (*voix de circonstance, s'adressant à la femme dans son cercueil*) : Permettez-moi de me présenter. Je suis le ministre de la Culture polonaise. J'ai décidé... que dis-je? La Pologne entière, dans son intégrité nationale, a décidé de vous offrir des funérailles solennelles, dignes de votre réputation internationale.

Witkacy : Fantastique! Fantastique! Attendez! Je reviens tout de suite.

Witkacy quitte la scène en courant et revient aussitôt les mains vides. Il cherche sur la scène quelques instants et, finalement, trouve dans le dos d'un des personnages une radiographie, où on voit un crâne avec dentition parfaite.

Witkacy (*excité*) : Ah! Ah! Votre petit jeu d'escamotage n'a pas réussi! Je ne suis pas né de la dernière lune, moi, je connais vos trucs de diplomates usés!

Il s'empare de la radiographie après une brève escarmouche.

Personnage F : Remettez-nous ce document immédiatement. Il fait partie du protocole d'entente avec la Russie pour l'obtention de votre corps.

Witkacy (*s'esquive dès qu'un des personnages s'approche de lui*) : Enh! Enh! J'ai déjà joué vos mesquines petites manigances. Non?

Personnage F (*suppliant*) : S'il vous plaît, remettez-nous ce document.

Witkacy : Certainement pas!

Personnage E : Ce document doit absolument rester dans les plus hautes sphères intangibles du secret politique et diplomatique.

Personnage D (*sentencieux*) : Il ne sera dévoilé que lorsque les sceaux du secret auront fondu.

Personnage C (*sentencieux*) : Dans un siècle ou deux.

Personnage E (*sentencieux*) : Si tout va bien.

Personnage A : Il en va de notre honneur, donc, de l'honneur de notre chère sainte Patrie.

Personnage B : Nous vous défendons d'en faire un usage à but lucratif.

Les six personnages (*en criant*) : C'est un scandale!

Ils essaient de reprendre la radiographie, mais, finalement, Witkacy l'emporte et les personnages très mécontents et boudeurs se regroupent en bloc compact.

Witkacy (*s'adressant au public*) : Regardez bien cette radiographie. Vous voyez là, oui, oui, là... (*il pointe de son index les dents sur la radiographie*), ces belles dents blanches? Et bien, quand j'ai été porté en terre, je n'avais presque plus de dents. (*Il montre quelques dents et des chicots dans sa propre bouche d'une manière exagérée.*) Vous voyez... là et là... ce qui en restait, ce qui en reste et ce qui en restera dans les siècles et les siècles, des chicots nicotinisés. Ça ne repousse pas comme les champignons, les dents, surtout quand on est mort! Nous pouvons donc, logiquement, en déduire que moi, Stanisław Ignacy Witkiewicz, je ne suis pas cette déterrée vive ukrainienne squelettique.

Personnage B : Ah! Bon!

Personnage E (*parlant entre eux, conciliabule secret, pensifs et très sérieux*) : Il faut pourtant admettre que c'est tout à fait logique.

Personnage C (*continuant le conciliabule*) : Un instant, je dirais qu'il s'agit de la logique à la polonaise, certes, mais, non de la logique à la russe.

Personnage D : Ces remarques ne sont pas pertinentes. La question que l'on doit se poser, maintenant, est la suivante : Ce cadavre de maman squelettique a-t-il des dents? Et, si oui, sont-elles blanches?

Personnage C : Il faudrait vérifier.

Personnage B : Mais, alors, dans quelle bouche serait la preuve?

Personnage F : Peuvent-elles mordre?

Personnage D : Quoi, qui?

Personnage F : Mais... les dents!

Personnage E : Hum! Il faudrait s'en remettre à la pragmatique.

Personnage A : Pourquoi tergiverser? Allons à la source de la solution.

Personnage B : De quelle source, parlez-vous?

Personnage E (*haussant les épaules*): Oh! là, là! Celle de la solution. C'est l'évidence même, non?

Personnage B (*fâché*) : Non! Puisque je vous le demande.

Personnage F : Madame, permettez...

La dame ne réagit pas. Échange rapide.

Personnage F (*doucement*) : Madame, nous aimerions...

Personnage E (*moins doucement*) : Madame, nous désirons...

Personnage D (*plus fort*) : Madame, nous voulons...

Personnage C (*véhément*) : Madame, nous exigeons de constater le degré d'existence de vos dents.

La dame ne réagit toujours pas et couvre sa bouche de ses mains.

Personnage F (*poli, mais ferme*) : Madame, auriez-vous, s'il vous plaît, l'extrême gentillesse d'ouvrir votre bouche?

La dame réagit, elle est effrayée et tourne la tête en tous sens.

Personnage A (*se faisant suppliant*) : Ne craignez rien, Madame, vous êtes déjà morte, soyez raisonnable ouvrez votre bouche.

La femme (*furieuse et effrayée*) : J'étais déjà morte quand on a déterré mon cercueil et regardez tous les problèmes que j'ai eus.

Personnage B (*se faisant menaçant*) : Arrêtez ces façons. Ne soyez pas coquette. Ouvrez votre bouche tout de suite.

Elle continue à tourner la tête dans tous les sens.

La femme : Et si je n'ai pas de dents qu'allez-vous me faire?

Personnage B : Ne vous inquiétez pas, nous trouverons d'autres radiographies.

Personnage A (*au personnage B*) : Je t'en prie n'exagère pas!

Personnage F : Ne prolongez pas notre attente, Madame, allez, ouvrez votre bouche.

Personnage C : Sinon, nous nous verrons dans l'obligation de vous ouvrir la bouche de force, malgré le fait que nous sommes des âmes d'une tendresse insoupçonnée et insoupçonnable.

Personnage E (*regardant la femme d'un air méchant et menaçant*) : Où est la dynamite?

Personnage F (*de même*) : Où sont les écarteurs?

Personnage A (*en souriant sournoisement et en se frottant les mains*) : Les forceps?

Personnage D (*raisonnablement*) : Madame, s'il vous plaît, ne nous forcez pas à en venir à des extrémités beaucoup plus extrêmes que le bon goût d'une pièce de théâtre au XXI^e siècle ne l'autorise, lors d'une cérémonie protocolaire.

La dame ouvre finalement la bouche et montre ses dents en faisant de grands gestes exagérés.

Personnage B (*s'avançant pour voir l'intérieur de la bouche grande ouverte*) : Oh! Mais, oui! Ce sont indéniablement les dents de la radiographie.

Personnage C (*s'avançant pour voir l'intérieur de la bouche grande ouverte*) : Mais, oui, regardez ce sont bien les mêmes et, de plus, elles sont blanches. Hum! Il ne semble pas y avoir de tartre.

Personnage E (*s'avançant pour voir l'intérieur de la bouche*) : C'est clair, elle a dû utiliser le fil dentaire toute sa vie.

Personnage A (*se penchant pour voir l'intérieur de la bouche grande ouverte*) : Et de plus, elles sont magnifiques. Que veut-on de plus?

Les six personnages (*s'avançant tous pour voir l'intérieur, ils admirent les dents*) : Elles sont magnifiques et elles sont blanches. La question est donc résolue.

Personnage F : Oui, d'accord, mais, nous n'allons pas nous priver d'un banquet à cause d'un possible scandale ou de quelques dents superflues, blanches ou non, magnifiques ou non, entartrées ou non, n'est-ce pas?

Personnage A : Certainement pas!

Personnage B : C'est hors de question.

Les personnages reprennent leur pose solennelle.

Personnage A : Reprenons donc le discours exactement là où il a été laissé.

Personnage E (*se penche et ramasse un papier qu'il commence à lire à haute voix*) : Pourra déposer ses restes mortels dans le sol béni de sa chère Pologne...

Personnage F : Très bien, très bien, mais avant, buvons un verre de Vodka.

Personnage C (*indiquant la femme*) : Quelle bonne idée! Toutes ces émotions m'ont terriblement énervé et ce paquet d'os me frigorifie.

Personnage B : Refermons le cercueil. Je sens des courants d'air cadavériques s'insinuer en catimini dans cette belle cérémonie protocolaire.

Pendant cette dernière réplique, un des personnages force la femme, qui se rebiffe et se débat, à s'étendre dans le cercueil. Avant de refermer le cercueil, il y dépose le drap mortuaire plié et en retire un chandelier, une bouteille de vodka, des verres et une nappe à grosses fleurs aux couleurs pastel. La femme essaie encore de sortir et elle se plaint, mais d'un geste brusque, il referme le cercueil. Les cris sont étouffés. On entend des coups, puis plus rien. Il étend la nappe sur le cercueil refermé, y dépose les objets. Il verse de la Vodka dans les verres et les apporte aux autres personnages qui se détendent et déambulent lentement. Un autre personnage apporte un fauteuil où Witkacy s'assoit en se croisant les jambes. Il est très calme.

Personnage A : Enfin, nous pouvons boire, calmement, notre Vodka nationale. Profitons de la vie et (*indiquant le cercueil*) de l'absence des courants d'air.

Personnage C : Maintenant que nous ne sommes coincés ni par le temps, ni par l'espace, reprenons la cérémonie en ses débuts.

Personnage B : Et poursuivons-la vers sa fin, à notre propre rythme, sans interruptions fâcheuses ou intempestives.

Personnage E : Oui, je suis d'accord, mais... hum! S'il vous plaît, un instant! Hum! Hum! S'agit-il bien du corps de Stanisław Ignacy Witkiewicz? Est-ce bien son... son... son...

Personnage B (*impatient*) : Mais, quoi?

Personnage E : Cadavre qui est dans ce cercueil?

Les six personnages (*les autres personnages, sévères et se mettant un doigt sur la bouche*) : Chut! Chut! Le sujet est clos!

Personnage E (*pensif*) : J'avais cru comprendre... les dents?

Personnage A : (*Au Personnage E.*) Il n'y a rien à comprendre. (*Ton solennel.*) Que débute la cérémonie!

Personnage B : Chers délégués des Arts, des Sciences, de la Papauté et des Métiers, chers représentants de vos corps diplomatiques respectifs et respectueux, mesdames et messieurs, chers amis, nous voici réunis, en cette terre bénie par Dieu lui-même, pour accueillir les restes mortels de notre enfant chéri, Stanisław Ignacy Witkiewicz. Witkacy, comme il aimait se faire appeler, est le fils unique de son unique père, Stanisław Witkiewicz, héros national, peintre, architecte et critique d'art qui avait trois passions : le patriotisme, son fils, Witkacy Ignacy, et l'art. Cet architecte de talent érigea la Villa Koliba qui donna ensuite naissance aux chalets de style Zacobane, solides, confortables,

intégrant les éléments nobles de notre merveilleux folklore polonais. D'ailleurs, chers membres de cette noble assemblée, en ces temps d'incertitude économique, acheter un chalet à Zaconane est un investissement avisé. Les taux hypothécaires sont très bas. Il serait de bon aloi d'en profiter.

Witkacy énérvé se lève d'un bond.

Witkacy (*hors de lui, criant*) : C'est inadmissible. Taux hypothécaires! Taux hypothécaires! Mon cul! Profiter de cette tribune pour faire de la publicité, d'accord, mais, faites-la avec esprit, imagination, grotesquement ou artistiquement, peu importe. C'est une honte! Partez, allez! Oups! Tous, à la porte! Le progrès social, industriel et financier auquel s'attache l'humanité, aboutira au bonheur universel...

Les six personnages (*interrompant Witkacy dans son envolée, joyeux, applaudissant*) : Oh! Quelle merveille! Que de bonnes nouvelles! Un toast pour le bonheur universel!

Witkacy (*de plus en plus fort*) : Écoutez pour une fois. Arrêtez vos inepties habituelles. Taisez-vous! (*En détachant les mots avec précision.*) Le progrès social, industriel et financier auquel s'attache l'humanité, aboutira au bonheur universel insipide. Le progrès social, industriel et financier auquel s'attache l'humanité, aboutira au bonheur universel insipide, inodore. Le progrès social, industriel et financier auquel s'attache l'humanité, aboutira au bonheur universel insipide, inodore, incolore... (*continue à murmurer, mais on ne l'entend pas*).

Personnage E (*interrompant Witkacy*) : Que lui arrive-t-il?

Personnage F : Il s'est enrayé?

Personnage A : Mais non, il fait des variations à la Philip Glass. Vous ne savez pas écouter. C'est très intéressant. Je vais lui demander de répéter.

Les six personnages : Non! Non! Et non!

Witkacy (*criant*) : Aboutira au bonheur universel insipide, inodore, incolore, incessant, interchangeable, incapacitant, incassable, incognito...

Personnage C : Quelle mouche le pique?

Personnage F : Philip Glass?

Witkacy : À l'extinction du Mal et, en même temps, à la mort de l'Art.

Personnage E : C'est qui?

Personnage A (*répondant au personnage F*) : Philip Glass?

Personnage E : Oui.

Personnage A (*impatissant*) : Après, après... je t'expliquerai. Tais-toi! C'est très intéressant ce qu'il dit.

Witkacy (*criant*) : À l'extinction du Mal et, en même temps, à la mort de l'Art, à la mort de l'Art avec un grand M et un grand A.

Les six personnages : Oui! Oui! On a compris.

Personnage C : Mais pourquoi avec un grand Z?

Personnage B : Un grand Z? Tu as dû mal comprendre.

Witkacy (*hors de lui, criant*) : La mort de l'Art! Les grandes idées altruistes sont l'expression de la décadence de l'individu, la revanche de l'homme robotisé et lobotomisé.

Personnage F : Il délire.

Personnage E : C'est un fou.

Pendant la réplique suivante, Witkacy sort de scène et revient en courant à quatre pattes avec sur la figure un masque de chèvre. Il s'arrête un moment face au public, retire son masque fait un clin d'oeil, le remet et continue à courir sous le regard ahuri des personnages.

Voix narratrice (*très emphatique, claire et distincte*) : Ainsi parlait Nietzsche : L'homme affranchi, et à plus forte raison, l'esprit affranchi, foule aux pieds l'espèce de bien-être dont rêvent les boutiquiers, les chrétiens, les ruminants, les femmes, les Anglais et autres démocrates.

Personnage B : Un drogué.

Personnage C : Un érotomane.

Witkacy (*se relève d'un bond, retire son masque qu'il lance à terre et s'exclame à voix haute et forte*) : L'homme s'est efforcé de créer à la place du Grand Mystère de l'Existence un autre fétiche : la société.

Witkacy pousse les personnages vers la sortie. Ils refusent de sortir et s'éparpillent en tous sens. Quelques-uns en profitent pour se servir un autre verre de Vodka. Witkacy prend alors un fusil placé derrière le cercueil et commence à tirer, premièrement en l'air et, ensuite, vers les personnages. Les personnages s'enfuient en criant très vite les répliques suivantes, poursuivis par les détonations du fusil.

Personnage A : Un fou à lier!

Personnage B : Un drogué à sevrer!

Personnage C : Un érotomane à décerveler!

Personnage E : Un mystificateur à démystifier!

Personnage D : Quelle horreur!

Personnage A : Une si belle cérémonie partie en fumée!

Personnage F : Un si beau discours parti en bang! bang!

Personnage D : Une tête à claques à claquer!

Personnage F : Ah! Elle est bien bonne celle-là! Une vraie tête à claques!

Personnage E : Un monomaniac à démonomaniaquiser!

Personnage F : C'est bien ce que je disais : un érotomane!

Personnage D : Quel dommage, une si belle cérémonie avec tous ces dignitaires importants, si bien habillés, si respectables.

Personnage A : C'est quoi un érotomane?

Personnage D : Une tête à claques.

Witkacy (*toujours à voix haute et forte, il devient de plus en plus furieux et court dans tous les sens en tirant des coups de fusil*) : Si je ne deviens pas célèbre pour mes hémorroïdes, alors je le deviendrai pour mon héroïsme. Vous comprenez! Bande d'abrutis! Pour mon héroïsme. Mon héroïsme! Allez, oups! Tous à la porte! Je vomis l'insipidité, je chie sur le quotidien fade. Vos discours? Vos discours! Je vous les encule dans vos petits culs constipés de poules caquetantes et déféquantes. (*Il continue à tirer en l'air des coups de feu et à faire des culbutes.*)

Voix narratrice (*très calme et digne*) : Et pour conclure cette scène postmortem, remarquons, une dernière fois, que le langage nous met en relation avec nos semblables d'une manière extraordinairement lucide.

Rideau.

Scène 2 dite familiale

Le cercueil est au centre, sur le devant de la scène, recouvert, à nouveau, du drap mortuaire. Quelques pommes y ont été déposées. Witkacy est assis dans un fauteuil vers la gauche, à côté du cercueil, mais un peu en retrait. Très à l'aise, calme, il mange une pomme et regarde autour de lui. Il tient un bâton de chef d'orchestre à la main gauche. Il l'agite et semble diriger ses propres idées silencieuses. Quatre acteurs devront prendre place dans le cercueil au début de cette scène (ou à tout le moins, donner, durant cette scène, l'impression que toutes ces personnes sont dans le cercueil, peut-être faudra-t-il surélever le cercueil... et recourir à l'ingéniosité du metteur en scène!)

Voix narratrice (solennelle) : Ainsi parlait Nietzsche : Le seul animal de la création qui se questionne sur son existence est l'homme.

Witkacy (très sérieux, un peu de préciosité au début seulement) : Je me perçois comme unité malgré mes états d'âme changeants, malgré le temps qui se bouscule et puis s'arrête, malgré ce maudit pendule à trois coins qui oscille dans ma tête, entre (*avec un air benêt, il oscille de la tête en trois temps suivant ses paroles*) l'homme, le fou, l'artiste, l'homme, le fou, l'artiste, l'homme, le fou, l'artiste. (*Sérieux et sentencieux.*) Une existence explicite dans un brouhaha d'autres existences explicites. Qui suis-je exactement? Une monade leibnizienne au tic tac préétabli? Non! non! non! (*Faisant des signes de la tête.*) Une monade au tic tac imprévisible. Oui! Oui! Oui! (*Idem.*) Pourquoi est-ce ce foutu moi qui existe? (*Silence. Puis, de plus en plus fort et de plus en plus vite, violent avec gestes à l'appui.*) L'existence est le seul grand mystère de l'existence. Un mystère que je veux sonder, pénétrer, mordre, sodomiser, torturer. Avec quoi? Quel outil érotique, quel jeu sadomasochiste? Avec la religion? (*Se moquant.*) Non! Avec la philosophie? (*Idem.*) Non! (*Sérieux.*) Le bromure, la morphine, la cocaïne, la nicotine? L'alcool? L'arrière-goût en vaut-il la chandelle brûlant le jour en une folle nuit? (*Il se met debout, s'anime.*) L'Art, donnez-moi l'Art encore et encore. Mes orifices se font béats et béants pour te recevoir. Toi. Oh! Art! Oh! Art! Oh! Art! Ma soeur, mon frère, ma mère et ma maîtresse, ma ville, mon pays, mon continent et ma galaxie! AHHHHH! (*Il éclate de rire, puis reprend son sérieux. Il se lève enthousiaste et devient de plus en plus véhément jusqu'à la fin.*) L'Art pour débusquer l'existence dans ses derniers replis philosophiques et religieux. L'art pour intensifier mon individualité dans ce monde de robots, mon unicité dans mes hallucinations, mon originalité dans les sublimes dévergondages de mon imagination se masturbant dans un couvent d'hystériques nonnes impudiques. L'Art pour expérimenter le sentiment métaphysique de l'émerveillement de la vie. L'Art pour l'enfoncer, à coups de pioches chez les humains, s'il le faut, en créant un monde grotesque de fantaisie, de jeu, d'horreur apocalyptique où les mondes du rêve et de la réalité ne font qu'un.

Il marche en rond, se calme et s'assoit. Il joue distraitement avec le bâton de chef d'orchestre. Puis, suivant le mouvement du bâton de Witkacy, le cercueil s'ouvre lentement (comme un musicien dirigé par le chef d'orchestre). Le père de Witkacy (un des personnages) se dresse alors dans le cercueil. Il est vêtu d'une chemise blanche et

cravate, d'une veste et d'un veston sombres, chapeau haut de forme. Il porte dans ses bras un cercueil qui pourrait être de la grosseur d'un cercueil d'un tout petit enfant.

Witkacy : Ah! Tiens! Tiens! C'est toi?

Stanisław Witkiewicz : Tu sembles surpris?

Witkacy : J'attendais Jadwiga.

Stanisław Witkiewicz : Ta première fiancée? Oui, oui, je me souviens. Celle qui s'est suicidée. N'est-ce pas? Comment va-t-elle?

Witkacy : Étant données les circonstances, assez bien, merci.

Stanisław Witkiewicz : Je peux revenir si tu préfères.

Witkacy : Non, ça va. Dis-moi ce que tu as à me dire.

Stanisław Witkiewicz : Prends-tu les gouttes? Fais-tu les gargarismes du docteur Majewicz?

Witkacy (*un ton d'impatience et de reproche*) : Papa! Ça fait plus de soixante-dix ans que l'on ne s'est pas vu et ta première question, c'est de me demander si je fais mes gargarismes. Quand même!

Stanisław Witkiewicz : Père un jour, père toujours. Tu n'as pas eu d'enfants, tu ne me comprends pas.

Witkacy : Fils un jour, fils toujours! Tu me reproches toujours quelque chose, tu ne me comprends pas.

Stanisław Witkiewicz : Non, Stasiék, non, je ne te reproche rien. J'essaie de te comprendre et d'exprimer les pensées d'un être qui n'a pas pris le prétexte de la tombe pour devenir muet. Tu pourrais au moins m'offrir de m'asseoir. Mes os ne sont plus ce qu'ils étaient.

Witkacy : Je t'en prie. Fais comme chez toi. Veux-tu une pomme?

Le père s'assoit sur un petit banc déposé dans le cercueil.

Stanisław Witkiewicz : Non. Merci.

Witkacy : Comment vont tes dents?

Stanisław Witkiewicz (*regardant Witkacy, étonné et surpris*) : Hum! Bien, bien, merci. Mais...

Witkacy : J'ai hérité mes dents de toi ou de maman?

Stanisław Witkiewicz : Pourquoi cet intérêt soudain? Pourquoi les dents? Seulement les dents?

Witkacy : Laisse faire! Et bien! Que voulais-tu me dire?

Stanisław Witkiewicz : As-tu percé le mystère de l'existence?

Witkacy : Pas encore. Je fourbis mes armes. Sont-elles blanches?

Stanisław Witkiewicz : Qui? Quoi? Les armes?

Witkacy : Non! Tes dents!

Stanisław Witkiewicz : Non! Mais, dis-moi...

Witkacy : C'est sans importance. Pourquoi portes-tu ce cercueil?

Stanisław Witkiewicz : Tu ne devines pas?

Witkacy : Non, je t'assure.

Stanisław Witkiewicz : Il te reste encore bien des mystères à percer.

Witkacy : Oui. Oui! Pas de leçons de morale, s'il te plaît! Et alors?

Stanisław Witkiewicz (*ton mécontent*) : Je déménage. Je quitte la tombe conjugale.

Witkacy : Comment ça?

Stanisław Witkiewicz : Ta mère est là, ta femme, ta fiancée, ton autre fiancée, tes deux tantes et puis maintenant un genre de femme démente qui se dit victime d'usurpation d'identité et qui crie haut et fort qu'elle n'est pas toi à cause de ses dents.

Witkacy (*faisant le clown admiratif avec gestes à l'appui*) : Mon harem métaphysique! Quoi! Que lui reproches-tu?

Stanisław Witkiewicz : Et toi, tu fais le bouffon! Personne ne sait où te trouver et tu t'en fous comme un enfant qui joue à la cachette.

Witkacy (*compassée*) : Entouré de belles femmes intelligentes, distinguées et brillantes, j'ai parfois besoin d'une boniche sourde, laide et aphone sur laquelle mes mensonges érotiques n'ont aucune prise. (*Sur un ton désinvolte.*) Alors... je joue à la cachette.

Stanisław Witkiewicz : Je m'inquiète pour toi mon doux, mon chéri, mon merveilleux Stasiek.

Witkacy : Qu'ai-je encore fait pour démériter tous ces attributs?

Stanisław Witkiewicz : Tu es devenu très méfiant. Qu'attends-tu pour vivre?

Witkacy : J'attends mon certificat d'existence. Mais, tu connais la lenteur de la bureaucratie russe. Elle accouche habituellement de certificat d'existence défunte.

Stanisław Witkiewicz : Ah! Bon! Peins-tu encore?

Witkacy : Quelle question! Demande-moi si je respire tant qu'à y être!

Stanisław Witkiewicz : Et ta compagnie de portraits dont tu es le seul ouvrier, le seul actionnaire, le seul propriétaire, le seul acheteur?

Witkacy : Très bien merci! Et en plus, je suis devenu portraitiste sur pellicule. Te l'ai-je dit?

Stanisław Witkiewicz : Non... hum... je ne crois pas.

Witkacy (*s'enthousiasmant*) : Un médium fascinant. J'essaie de mettre mes modèles dans un état d'appréhension érotique et sensuelle du mystère de l'existence. Tu comprends? Le quotidien et la routine les engourdissent plus sûrement que le sommeil, les rendent indifférents, amorphes, inertes, insipides et sur la pellicule, c'est encore pire.

Stanisław Witkiewicz (*se montrant intéressé*) : Comment t'y prends-tu?

Witkacy : La seule façon de les faire réagir, de les rendre plus réels, est de les plonger dans un bain psychologiquement délétère. J'ai commencé à faire des expériences dans cette direction.

Stanisław Witkiewicz (*air découragé, se prenant la tête entre les mains*) : Combien de suicides? Y as-tu pensé?

Witkacy (*véhément*) : Je ne suis plus un enfant, papa. J'ai toujours apprécié tes critiques, mais là, tu te trompes... ma démarche artistique...

Stanisław Witkiewicz (*pensif, n'écoutant pas Witkacy et l'interrompant*) : Stasiek, Stasiek, écoute-moi bien, combien de suicides te faudra-t-il pour perfectionner ta technique?

Witkacy : Jadwiga, c'était une autre histoire. Ne mêle pas tout.

Stanisław Witkiewicz (*pensif, n'écoutant pas Witkacy*) : Parfois je me demande si j'ai

bien fait.

Witkacy : Bien fait quoi? (*Très vite, il fait un geste, avant que son père ne réponde, pour indiquer qu'il comprend.*) Oui, oui, je sais! (*Comme s'il récitait une leçon.*) De m'avoir préservé du moule communautaire en me gardant à la maison au milieu de tuteurs raffinés ayant la consigne de me laisser lire tout ce que je voulais? (*Reprenant ton normal.*) Ça ne sert à rien de ressasser le passé, de le tamiser sans cesse au filtre de tes mémoires sélectives en rénovation perpétuelle. Tu seras toujours en déficit. Tourne-toi vers l'avenir. Amuse-toi! Ton instrument fonctionne-t-il toujours? As-tu trouvé... hum! des... occasions dans ce cercueil?

Witkacy commence à rire de plus en plus fort.

Stanisław Witkiewicz (*fâché*) : Quelle impertinence! C'est de très mauvais goût. Ce n'est pas drôle du tout!

Witkacy (*haussant les épaules*) : Non, simplement grotesque et tragique.

Stanisław Witkiewicz (*fâché*) : Tu te crois unique et irremplaçable.

Witkacy (*superbe*) : Mais, comment ça? **Je** suis unique et irremplaçable!

Stanisław Witkiewicz (*fâché*) : Tu es incompris de tes contemporains et foncièrement satisfait de l'être.

Witkacy : Que me reproches-tu? L'incompréhension ou la satisfaction?

Stanisław Witkiewicz (*un mélange fâché, déçu, fausse résignation*) : C'est toujours ainsi que ça finit. Je me retrouve au tribunal de tes échecs que je métamorphose en succès et, malgré moi, je me sens envahi par cet incubé maudit qu'est la culpabilité. Elle m'étrangle, j'étouffe, je manque d'air, je crie grâce. Puis, je rumine jusqu'à la nausée des scénarios qui apporteraient une meilleure fin à nos rencontres, une meilleure tournure à nos conversations, une meilleure façon de te rejoindre. (*Criant.*) Je me torture et j'en arrive à vomir le jour où je t'ai conçu.

Witkacy : (*raisonnable et réconfortant.*) Ne t'inquiète pas pour moi, mon petit papa chéri. (*Faisant le fou.*) Avec ma cotte de mailles invisible, j'affronterai tous les dragons du monde. (*Raisonné à nouveau, distrait.*) Je me demande pourquoi Jadwiga se fait attendre. Que fait-elle?

Witkacy lève le bâton de chef d'orchestre et le baisse.

Stanisław Witkiewicz : Stasiek, mon doux, je te laisse à ta satisfaction et à tous les dragons de ton esprit. Attention à ta gorge, mon chéri. Mets toujours ton écharpe quand tu sors. Tu salueras Jadwiga de ma part.

Le père enjambe le cercueil en portant son petit cercueil dans ses bras.

Witkacy : Mais, n'est-il pas trop court ce cercueil?

Stanisław Witkiewicz : Les morts, c'est comme les vivants, ça rapetisse avec les années! Un peu à l'étroit aux entournures au début, ensuite ce sera parfait.

Witkacy (*impatient*) : Ne t'avise surtout pas de faire de la tombe buissonnière!

Stanisław Witkiewicz : Attention à Bronio! Je sais que vous êtes en contact. Son influence est néfaste. Ne le laisse pas prendre le dessus sur toi.

Witkacy : Mais non! Papa!

Stanisław Witkiewicz disparaît en coulisse. Le cercueil se referme et Witkacy reste pensif quelques instants seul en scène.

Witkacy (*soudain, impatient, il s'énerve et marche de long en large*) : Et puis, que sont ces pensées qui font remue-méninge dans mon cerveau? J'ouvre la voie au théâtre de l'avenir et on me demande si j'ai pris mes gouttes. Non, mais, mon pauvre papa a perdu la tête. Être reconnu par des robots stériles, quelle blague! Je suis entouré d'imbéciles et d'ignares. Qu'importe! Je me suffis! Ah! Se vautrer nu dans les soies vaginales et remonter le sentier de tous les complexes freudiens. Le soir à la chandelle, prendre des drogues qui aiguisent le sens de l'étrange légèreté de l'être, tordre le cou de la réalité pour en extraire la dernière goutte de crème que la vache gardait pour son veau de lait. Voilà ce qu'il faut faire! Boire cette goutte. Cette dernière goutte, je la mérite, je la revendique. Je ne permettrai à aucune vache de se mettre en travers de mon chemin. (*Il court en rond en imitant une vache.*) Meu, meu, meu! (*S'adressant au public.*) Allez chercher sur Google. Vous verrez! Artaud, Beckett, Ionesco, Jarry me doivent tout. (*En criant.*) Vous comprenez, bande d'abrutis, tout! (*Changeant complètement de ton.*) Mais, les pauvres, ils sont si raisonnables. Ils n'ont pas su profiter de l'élixir de mon électrisante, hallucinante, loufoque et grotesque folie.

Voix narratrice (*pendant que Witkacy continue à chantonner et à courir en rond, elle prend des accents mécaniques exaltés*) : Ainsi parlait Witkacy : En sortant de mon théâtre, on s'éveillera d'un rêve étrange où les choses auront acquis un charme délétère. Les bourgeois se complaisent dans la comédie de boulevard et dans le drame qui n'exprime que des rugissements de passion cohérents et des surcroûts de vie programmés, organisés, prévisibles. Ils veulent être mis devant une suite de miroirs les multipliant à l'infini. Ils refusent les non-sens et l'arbitraire qui les lanceraient, comme une fusée, vers de nouvelles dimensions psychiques.

Witkacy (*exalté et frissonnant*) : Que tous se taisent. Silence! J'éprouve le frisson de la révélation.

On entend des coups dans le cercueil. Le couvercle bouge, il se lève à demi, mais retombe aussitôt. Witkacy, furieux d'être interrompu, monte sur le cercueil et continue sa harangue.

Witkacy (*exalté, de plus en plus véhément, faisant de grands gestes, un prophète échevelé*) : Le paroxysme d'existence, c'est dans les prisons et les asiles, qu'on le trouve. La scène idéale : un asile en prison où le cerveau d'un fou s'éclate. (*On continue à entendre les coups.*) C'est là qu'on s'approche le plus de la **Forme pure**. La forme pure s'exprime en sons dans la musique. La forme pure s'exprime en couleurs dans la peinture. Mais dans le théâtre! Ah! Le théâtre! Où est la forme pure? (*Il mime une recherche autour du cercueil.*) Où est la forme pure? Où te caches-tu? Viens petite forme pure! Enh? Ah! Voilà. (*Il fait mine de trouver.*) J'ai trouvé. Le théâtre, c'est un bâtard. Il faut rompre avec les conventions théâtrales. Faire des constructions strictement scéniques et non se plier aux exigences d'une psychologie conséquente. Des renversements brusques de situations, des apparitions insolites, des déclarations farfelues, une langue dépeignée, mal lavée, débridée, puante, malade, hallucinée. Créer des inassouvis qui s'essouffent en une vaine poursuite de la grandeur. Et soudain, brusquement, un événement, une parole sans importance les obligent à crier leur abîme. Le théâtre est tragique, le théâtre est grotesque, le théâtre est une crécelle monstrueuse de réveils-existence dysfonctionnels.

Witkacy se tait, car les coups deviennent assourdissants. Le couvercle se lève et fait tomber Witkacy à terre. Bronio (Bronislaw Malinowski) se dresse, habillé en professeur de l'époque avec cravate, veste et veston, lunettes à cercle métalliques. Il ne voit pas Witkacy qui est accroupi devant le cercueil. Witkacy se détend soudain comme un ressort. Il arbore le masque de chèvre de la première scène, Bronio fait un mouvement de surprise et pousse un cri de frayeur qui doit effrayer le public.

Bronio : Ahhhhhhhhhhh!

Witkacy (*à son tour surpris et effrayé par le cri de Bronio, il commence à crier*) : Ahhhhhhhhhhh!

Voix narratrice (*très calme pendant que Witkacy et Bronio continuent à crier*) : Le langage articulé nous met en relation avec nos semblables d'une manière extraordinairement sonore.

Witkacy : Arrête de crier, tu me fais peur.

Bronio (*fâché*) : Et toi? Enh? Tu es complètement fou!

Witkacy (*enlève son masque*) : Pas du tout! Je viens d'être frappé par l'étrangeté de l'existence.

Bronio (*toujours fâché*) : Je ne t'ai jamais connu autrement que frappé! (*Donnant des coups sur la tête de Witkacy.*) Toc! Toc! Toc! Qui est là? Il y a quelqu'un?

Witakacy (*chantant, prenant des mines solennelles et faisant de grands gestes et de grands pas*) : C'est le grand Lustrukru qui passe, qui repasse et puis s'en va, emportant dans sa besace tous les p'tits gâs qui ne dorment pas, Lon lon la, lon lon la lire la lon la.



Bronio : Tu ne changeras jamais. Facétieux jusque dans la mort!

Witkacy : Qui dit que je suis mort? A-t-on trouvé de nouvelles radiographies? De nouvelles preuves? De nouvelles dents? Sont-elles blanches?

Bronio : Aucune preuve ne t'a satisfait jusqu'à présent.

Witkacy : Ne ris pas de moi? On ne m'a présenté, jusqu'à présent, que des preuves carnapiennes. J'ai un esprit mathématique, moi!

Bronio : C'est moi le mathématicien. Toi, tu es en dénégation.

Witkacy : Ne te mêle pas de mes processus psychiques. (*Changeant de ton brusquement.*) J'ai rêvé à toi.

Bronio : Ah! Bon. Et puis?

Witkacy (*s'approche de Bronio pour le prendre dans ses bras, Bronio s'esquive*) : J'ai rêvé que ta bouche était la mienne et qu'elle t'embrassait et que ma bouche devenait tienne et m'embrassait. Nous partagions, tous les deux, la même langue incestueuse.

Bronio : Tu me voles mes rêves

Witkacy : Je sais. Et pourquoi pas?

Bronio : Symptomatique, n'est-ce pas?

Witkacy : C'est comme une autre vie.

Bronio : Une autre vie dans laquelle tu étais mon meilleur ami, tu étais mon frère.

Witkacy (*hilare*) : Tu étais mon frère de lait, mon frère de lait bouilli, de lait caillé, de petit lait. Mon Lord Douglas!

Bronio : Arrête de faire l'idiot!

Witkacy (*réminiscence, reprenant son sérieux, lentement, pensif*) : Ce voyage avec toi. Tu te rappelles? Des plantes, des fleurs, des arbustes contaminés par une pandémie de folie de grandeurs, de couleurs, d'odeurs, de sons. Une sollicitation continue dans laquelle se diluait le torrent de mon désespoir!

Bronio : Comment oublier?

Witkacy : Les choses étaient monstrueuses dans leur beauté. Des verts olive, des nénuphars violets aux reflets de safran. Des femmes vêtues de vert émeraude aux corps moirés de bronze et chocolat. Tout cela lançait des échos diaboliques. Nos imaginations enfiévrées les amplifiaient encore et encore. Le soir, sous les étoiles, le hamac vibrait de nos sueurs confondues.

Bronio : Et tu as repris goût à la vie.

Witkacy : Tandis que le corps de Jadwiga, était bouffé par de dégoûtants lombrics nécrophages.

Bronio : Que veux-tu! Certains sont nés pour être mangés, d'autres pour manger.

Witkacy (*ironique*) : Toi, tu sais consoler!

Bronio : Nous avons bouffé dans le ventre de nos mères, de nos grands-mères, de nos arrière-grands-mères et nous serons bouffés par des centaines de petits ventres dans lesquels nous entrerons en pièces détachées.

Witkacy : Tu es dégueulasse.

Bronio : Mais, toi, tu as repris goût à la vie, malgré quelques vérités peu appétissantes.

Witkacy (*réminiscence*) : Voyager avec toi, découvrir des continents, des géographies, des géologies, des peuples inconnus, l'Australie, la Nouvelle-Guinée, la Malaisie, l'Inde, ont été mes bouées de sauvetage.

Bronio : Nous n'étions jamais d'accord.

Witkacy : Tu croyais que l'origine du sentiment religieux ne venait que de la peur, de la faim et du sexe. Un réductionnisme tellement simpliste!

Bronio : Tandis que toi, tu croyais que cette origine prenait naissance dans une métaphysique de l'anxiété. Un réalisme tellement verbeux!

Witkacy : De vrais amis irréductibles!

Bronio : Des amis irréductibles!

Witkacy et Bronio : C'est ce que nous étions!

Ils se donnent l'accolade et des tapes dans le dos tout en riant.

Witkacy : J'ai retravaillé une photo que j'ai prise de toi.

Bronio : Celle où je suis nu?

Witkacy : Évidemment! Elle est très belle. Est-ce toi ou moi? Je ne sais plus! Nous étions devenus semblables.

Bronio : Ton père craignait mon influence.

Witkacy : Avec raison.

Bronio : Quand même!

Witkacy : Il m'a écrit qu'il t'avait visité et t'avait découvert dans une orgie de puanteur et une tempête de saletés.

Bronio : Tu l'as cru?

Witkacy : Mon père craignait toutes les influences. Les bonnes et les mauvaises. Tu le sais bien. Il protégeait l'incarnation de sa précieuse semence artistique contre les parasites de tout acabit.

Bronio : Moi, un parasite?

Witkacy : Ne sois pas idiot! Si semblables et si différents! Là, où tu voyais des civilisations primitives sur le chemin du progrès, moi, je les voyais sur le chemin de la décadence. À nous deux, nous condensons tout le spectre de la pensée anthropologique.

Bronio (songeur) : Tu sais après toutes ces années, je me surprends parfois à côtoyer des pensées qui ressemblent aux tiennes.

Witkacy : Non! Deviendrais-tu raisonnable?

Bronio : Comment se fait-il que le début et la fin d'une existence soient comme attirés l'un vers l'autre et qu'ensuite... ensuite, il n'y ait qu'une éternité de particules élémentaires dispersées? L'éternité d'une mouche est plus longue que la nôtre. Y as-tu pensé?

Witkacy : Le mystère de l'existence, Bronio, tu t'approches, tu brûles, encore quelques pas, tu finiras peut-être par comprendre. Tu finiras peut-être par me comprendre.

Bronio : Toi, Stasiek... ah!... quelle idée! j'ai toujours l'impression que tu vis avec ta mort de façon artistique.

Witkacy : J'ai de bonnes connexions avec l'inexplicable.

Bronio : Les peuples que l'on dit primitifs n'ont pas perdu la connexion entre leurs morts et ceux qui naîtront.

Witkacy : C'est vrai ce que tu dis. C'est ce que j'essaie d'implanter dans la tête des personnages de mes pièces de théâtre. Ils intuitionnent une vie au-delà de la vie, un genre de conscience parallèle, une intense angoisse métaphysique...

Bronio : Pourquoi?

Witkacy : Parce ce que la mort est réversible.

Bronio : Les pauvres! Tu n'es pas tendre avec eux.

Witkacy : Ce n'est pas ce qu'ils veulent. Ils se battent continuellement contre le nivellement social. Contre la dictature des masses. Ils pensent en finir, ils se suicident et ils revivent!

Bronio : Tes anciennes marottes.

Witkacy : Toujours, les mêmes.

Bronio : Tu sais, Stasiek, j'ai continué les recherches que j'avais entreprises lors de notre voyage en Nouvelle-Guinée.

Witkacy bâille et montre son ennui.

Bronio : J'en suis arrivé à la conclusion que la psychologie individuelle dépend du contexte culturel. Par exemple, le complexe d'Oedipe n'est pas un universel immuable. Il se transforme selon les cultures. Ses manifestations dans une société matrilineaire seront différentes de celles que l'on retrouve dans une société patrilineaire. Tu comprends?

Witkacy : Ah! Oui?

Bronio (*ton de reproche*) : Tu ne t'intéresses plus à ce que je fais!

Witkacy (*impertinent*) : Et toi?

Bronio : Je devrais?

Witkacy : Tu aurais pu devenir le précurseur de tous mes admirateurs posthumes.

Bronio (*scrutant Witkacy*) : Je ne suis pas pressé!

Witkacy : Tu es célèbre de ton vivant, qu'en dira la postérité?

Bronio (*scrutant toujours Witkacy*) : Ton besoin d'interagir s'est effacé de ta figure. Tu es devenu une monade sans fenêtres et je ne perçois même pas d'harmonie préétablie!

Witkacy : La mort ne nous a pas rapprochés.

Bronio : On n'a plus rien à se dire.

Bronio s'enfonce dans le cercueil et referme le couvercle sur lui.

Witkacy (*criant, pendant que Bronio ferme le cercueil*) : J'ai toujours voulu finir ma vie d'une façon qui lui donnerait un sens.

Bronio : Je sais.

Witkacy (*suppliant*) : Ai-je réussi?

Bronio : Qui sait?

Silence. Witkacy s'assoit dans son fauteuil. Tout devient calme. Silence.

Witkacy (*résignation tendue*) : Je suis obligé de penser en rond, comme une machine. J'ai dans la tête une machine infernale qui marche. Et j'ignore pour quelle heure, quel jour, elle est réglée. Je ne sais pas quand elle va éclater. Et j'attends, sans fin, j'attends. Parfois, je crois que cette torture ne peut plus durer. Mais non. Une journée passe. Une nuit, encore une journée, puis le bromure, la morphine, un sommeil plein de cauchemars et l'effroyable réveil avec la sensation que tout recommence. Et c'est ainsi toujours, toujours... (1)

On entend trois coups timides à l'intérieur du cercueil. Witkacy ne réagit pas. Les trois coups se répètent un peu plus fort. Witkacy semble parler dans un rêve.

Witkacy : Maman, c'est toi? Tu me sembles si loin. Viens près de moi. Chante-moi une berceuse.

La mère soulève le couvercle du cercueil à moitié et chantonne une berceuse polonaise.

Witkacy (*doucement*) : Non, pas celle-là! Chante-moi la chanson du Grand Lustukru.

La mère (*doucement*) : Mais, tu pleurais quand je te la chantais.

Witkacy (*tendrement*) : J'aimais pleurer, car tu me prenais dans tes bras et la peau de ton cou fleurait bon la lavande. Tes gestes traçaient des cercles magiques qui éloignent encore de moi tous les dragons ailés. Tes chuchotements devenaient des incantations que je récite encore, le soir, avant de m'endormir. Oh! Maman, petite maman, comme je m'ennuie de toi, de tes bras, de ton cou, de ton odeur, de ton sourire!

La mère reprend le couplet du Grand Lustukru (voir ci-dessus). Le couvercle du cercueil retombe sur le côté et la mère apparaît. Elle est debout. Elle a une trentaine d'années et est très jolie.

Witkacy : Maman, parle-moi.

La mère : Toutes les paroles ont été dites, Stasiiek. Je suis si fatiguée, mon chéri. L'éternité ne me console pas d'être partie huit ans avant toi. J'éprouve continuellement le sentiment de t'abandonner.

Witkacy : Maman, tu as toujours su trouver les mots qui me réconfortent et me redonnent le goût de vivre.

La mère (*s'asseyant sur le petit banc qui se trouve dans le cercueil*) : Tu sais, mon chéri, la mort, c'est comme une grande efface, j'oublie les mots qui guérissent le mal de survivre.

Witkacy (*devenant exalté*) : Maman, maman, laisse-moi t'imaginer alors comme une étrangère, laisse-moi retourner à ton sein. Oh! Jouissance de toutes les jouissances, je veux te faire l'amour et me vautrer dans mon complexe d'embryon.

La mère (*se transformant lentement en Jadwiga Janczewska, la fiancée de Witkacy, elle enlève la robe qui la couvrait des pieds jusqu'au cou, elle apparaît avec un décolleté échancré, les bras nus, l'allure aguichante*) : Stasiiek, mon chéri, viens me caresser. Je veux que tu rentres à la maison. Viens, mon chéri, entre chez toi, entre en moi.

Witkacy, ne remarquant pas la transformation, pour le moment, essaie d'entrer dans le cercueil, mais est repoussé brutalement par Karol Szymanowski qui se redresse dans le cercueil comme un dieu vengeur.

Karol Szymanowski (*fâché*) : Que viens-tu faire ici?

Witkacy (*content*) : Karol? Quelle surprise! Ça fait tellement longtemps. Mais, que fais-tu dans ce cercueil? Tu n'y as aucun droit.

Karol Szymanowski (*fâché*) : Je t'ai posé une question. Que viens-tu faire ici?

Witkacy : L'amour avec ma mère

Karol Szymanowski : Es-tu fou?

Witkacy : Pas plus que d'habitude. Laisse-moi entrer.

Karol Szymanowski : Mon dieu, Stasiék, tu n'as aucune retenue. Pour toi, et toi seul, il faudrait inventer le complexe de Witkacy!

Witkacy : Celui d'embryon me suffit!

Karol Szymanowski : Mais, arrête! Va-t-en!

Witkacy (*exalté*) : J'ai des montées d'instinct maternel, comme des poussées de fièvre maternelle. Tu comprends? Laisse-moi entrer!

Karol Szymanowski : Et avec Bronio? Enh! Quel genre d'instinct avais-tu? Des instincts paternels, je présume?

Witkacy : Laisse Bronio tranquille. J'ai toujours su que tu étais jaloux.

Karol Szymanowski : Tu es vraiment malade!

Witkacy : C'est ma mère après tout. Laisse-moi tranquille.

Jadwiga Janczewska : Non, tu te trompes, mon chéri, je suis Jadwiga.

Karol Szymanowski : Tu comprends maintenant pourquoi je suis ici.

Witkacy : Quoi? Je connais plusieurs Jadwiga. Ma fiancée, ma femme...

Karol Szymanowski (*défaitiste*) : Il ne comprend toujours pas. Non! Mais!

Jadwiga Janczewska (*interrompant Witkacy*) : Que dis-tu? Tu me fais de la peine. Tu ne me reconnais pas? Je suis ta petite suicidée préférée.

Witkacy (*étonné et content, ton rapide, persuasif*) : Jadwiga, ma petite fiancée? Tu m'as pardonné? Je me suis senti tellement coupable. Laisse-moi t'expliquer. Tu sais, lors de nos séances, je voulais que tu parviennes à ton unité intérieure. Je voulais que ton visage reflète l'expression de quelqu'un frappé par l'étrangeté de l'existence. Tu comprends? Tu me comprends? Je n'aurais jamais cru que tu tomberais dans les traquenards amoureux et érotisants de cet abruti de Karol.

Karol Szymanowski (*fâché*) : Elle est bien bonne celle-là! C'est toi qui me poussais dans ses bras. Tu voulais créer une atmosphère délétère, disais-tu, pour la mieux photographier. Tu voulais saisir dans ses yeux cette minute de pudique désarroi intime et

désespéré provoqué par mes avances érotiques alors que les lentilles de ta caméra étaient braquées sur elle.

Witkacy (*crescendo*) : Comment pouvais-je imaginer que son désarroi l'amènerait à poser de tels gestes? Comment pouvais-je imaginer qu'elle m'aimait autant? Comment pouvais-je imaginer qu'elle me remettait sa vie sur un négatif d'argent?

Karol Szymanowski (*fâché*) : Comment? Comment? Comment? C'est pathétique!

Jadwiga Janczewska (*parlant doucement à Witkacy*) : Tu te souviens? Tu te souviens de ce jour là?

Witkacy : Il est marqué au fer rouge.

Jadwiga Janczewska : J'ai pris ton fusil et je suis allée au pied de la colline où nous avons cueilli des mûres à la fin de l'été précédent. Tu te souviens? Notre unique été d'insouciance et de joie, notre été de bonheur que nous ne perdrons jamais, toi et moi, n'est-ce pas, Stasiek?

Witkacy : Nous ne le perdrons jamais.

Jadwiga Janczewska : Au pied de la colline, où nous avons fait l'amour. J'ai apporté un bouquet de fleurs. Des fleurs coupées. Je les ai déposées sur une bûche de bois recouverte de neige, à côté de moi. Éros et Thanatos enfin réunis dans mon dernier souffle. Il faisait froid, la neige a dû vite nous recouvrir, mes fleurs et moi.

Karol Szymanowski (*s'adressant à Witkacy*) : Ces photographies, tu les as exposées dans une galerie, n'est-ce pas?

Witkacy (*réminiscences*) : Je n'en ai pris qu'une, mais j'en ai fait trois versions.

Karol Szymanowski (*jetant un coup d'oeil à Jadwiga*) : Je te ferai remarquer que tu parles de Jadwiga!

Witkacy (*continuant sur sa lancée*) : Dans la première version, il y a son sourire énigmatique, sa robe dénouée à la taille, ses cheveux relevés et ses yeux. Les yeux de Jadwiga.

Karol Szymanowski (*regardant toujours Jadwiga*) : Elle est toujours belle.

Witkacy (*continuant sur sa lancée*) : Dans la seconde version, elle se défaisait, elle s'évanouissait dans un futur incertain. Dans la troisième version, elle n'est plus qu'une ombre, la trace d'un sourire, un fantôme prophétique, le chat du Cheshire.

Karol Szymanowski : Comment peux-tu décrire tout ça, de cette façon détachée, froide, impersonnelle?

Witkacy (*idem*) : C'est une étude sur le transitoire, le fugitif, l'évanescence. Une preuve que même une figure captée dans l'instant, sur une pellicule, peut devenir un moment malléable.

Karol Szymanowski : Mais, te rends-tu compte? Tu as exposé ces photos une semaine après son suicide!

Witkacy (*fâché*) : J'avais perdu Jadwiga. Ça suffisait. Je n'allais pas en plus perdre une oeuvre d'art.

Jadwiga Janczewska (*parlant doucement*) : Tu voulais me marier pour sauver ta vie dévastée, me disais-tu, mais, pour ta vie, j'ai payé de la mienne.

Witkacy : Oui, et j'ai voulu en mourir.

Pendant que se poursuit le dialogue, Jadwiga Janczewska se recouvre les cheveux et la tête d'un châle gris. Petit à petit, sa brillance disparaît, elle semble rapetisser sous nos yeux, s'enfoncer dans le cercueil. Karol et Witkacy ignorent dorénavant son existence. À la fin du dialogue entre Witkacy et Karol, elle a complètement disparu.

Karol Szymanowski : Bronio t'a ramené à la vie en faisant miroiter, devant tes yeux, tous ces voyages exotiques.

Witkacy : Je t'ai posé une question. Je ne comprends toujours pas. Pourquoi es-tu dans ce cercueil?

Karol Szymanowski : Stasiék, je t'en prie. Hum! Pourquoi me forces-tu à le dire et redire. J'étais l'amant de ta fiancée. Tu le savais très bien. Je suis membre honoraire et perpétuel, à part entière, de ton harem métaphysique, de ta famille, pour ainsi dire, que tu le veuilles ou non!

Witkacy (*retournant dans ses souvenirs*) : Elle n'a jamais compris la vie réelle. Elle n'a jamais eu la plus petite idée de ce qu'était le Grand Mystère de l'Existence. Elle a faussé le résultat de mes expériences.

Karol Szymanowski : Arrête! Tu m'énerves avec ton grand mystère de l'existence.

Witkacy : Toi, l'éminent compositeur polonais, tu ne crois pas au mystère de l'Existence?

Karol Szymanowski : Le grand mystère pour moi, c'est la 7e sonate de Beethoven pour piano. Comment Beethoven a-t-il pu dans un même mouvement, presque dans une même

phrase, faire se côtoyer le fond du désespoir le plus dur, et la margelle de l'évanescence la plus diaphane?

Witkacy (*pensif, à voix basse*) : Les yeux de Jadwiga.

Karol Szymanowski : Quoi?

Witkacy (*répétant lentement en détachant chaque syllabe*) : Les yeux de Jadwiga.

Karol Szymanowski (*ne comprenant pas ce que veut dire Witkacy, il hésite et hausse les épaules*) : Chaque fois que j'écoute cette sonate, la même émotion me prend à la gorge. L'oubli, l'habitude, la répétition, la fatigue, la distraction, rien! rien! ne peut atténuer chez moi ce sens profond du désespoir au bord d'un abîme d'évanescence presque joyeuse. Pour moi, c'est un mystère!

Witkacy : Les yeux de Jadwiga.

Karol Szymanowski (*idem*) : Tu as inventé des jeux cruels. Je ne me dissocie pas de toi, mais...

Witkacy : Mais?

Karol Szymanowski : On a créé un écran de fumée en prétendant initier nos victimes aux secrets de la vraie vie. Tu me disais : il faut des êtres d'expérience métaphysique pour affronter la bataille des sexes et participer à l'étrangeté de l'existence.

Witkacy : Je voulais réinstaurer la créativité dans l'inerte uniformité de l'entropie.

Karol Szymanowski (*comprendant enfin*) : Les yeux de Jadwiga... oui, je vois... je comprends ce que tu veux dire... je les vois, l'anticipation, la douleur, le plaisir, l'inquiétude, l'horreur, la douceur dans un seul moment malléable... c'était aussi un mystère, mais, nous l'avons détruit, toi et moi.

Witkacy : Ils font, maintenant, partie de l'inerte uniformité de l'entropie... comme tout le reste.

À ces mots, Karol Szymanowski s'enfonce dans le cercueil qui se referme. Tandis que le cercueil se referme, Witkacy l'apostrophe brutalement.

Witkacy : Et ta promesse? Mais, attends! Tu m'avais promis de composer un opéra pour ma pièce « Le fou et la nonne ». Le fou et la nonne, tu te souviens? Mais reviens, espèce d'abruti!

Karol Szymanowski ouvre le cercueil avec fracas. Il sort comme un polichinelle.

Karol Szymanowski (*très vite, forte voix et presque fâché*) : « Le fou et la nonne »?

C'est ton autobiographie à peine déguisée. Certainement pas un opéra. Une comédie musicale tout au plus... (*laissant le doute s'établir*) peut-être et... encore!

Il referme le cercueil avec fracas. Witkacy reste seul en scène.

Voix narratrice : Ainsi parlait la narratrice : Et puis, ce furent les grands voyages, la guerre en Russie, le retour au bercail et enfin... enfin, la transsubstantiation matérielle et morale de la mère en l'épouse qui remet un peu de plomb là où le manque était le plus criant.

On entend alors trois coups forts et solennels venant du cercueil. Les trois coups précédents le lever des rideaux. Witkacy se lève et ouvre le cercueil. On voit apparaître la femme de Witkacy : Jadwiga Unrug. Elle est habillée de façon extravagante, enveloppée de grands voiles chatoyants et pailletés. Un grand chapeau à voilette. Il faut deviner une grande dame aristocrate, élégante et raffinée.

Witkacy (*faisant une courbette absurde comme s'il balayait le sol avec son grand chapeau à plumes*) : Madame.

Jadwiga Unrug (*d'un signe de tête, attitude froide*) : Monsieur.

Witkacy (*continuant à saluer*) : Je savais, Madame, que vous viendriez m'honorer de votre ineffable présence. La mort vous va à ravir. Que dis-je, la mort vous va comme un gant. Votre maquillage a l'apparence d'une blancheur nuptiale. Vos toilettes et vos voilettes renouvellent la mode du linceul. (*Jadwiga esquisse un sourire.*) Ah! Jadwiga, mon amie, tu ne pouvais résister au plaisir de me revoir. N'est-ce pas?

Jadwiga Unrug enjambe le cercueil, aidée de Witkacy qui lui donne la main. Il essaie de la retenir quelques instants de plus, mais, elle se dégage. Elle s'assoit dans le fauteuil qu'occupait Witkacy. Witkacy reste debout et marche de long en large, il semble quelque peu intimidé par la présence de sa femme.

Jadwiga Unrug (*s'étirant délicatement comme un chat*) : Il me semble sortir d'un long sommeil dogmatique. Ça faisait longtemps que tu ne m'avais plus fait parader, comme une chatte de race, dans tes imaginations artistiques et philosophiques.

Witkacy (*boudeur*) : Non, je te voyais plutôt en chèvre ces derniers temps. Tu ne t'y es pas reconnue?

Jadwiga Unrug (*légèrement impertinente*) : Sur toi aussi, la mort a belle allure. Tu sembles moins préoccupé par le grand mystère de l'existence.

Witkacy : Illusion! Illusion! Qui te dit que je suis mort?

Jadwiga Unrug : Tu as pris du poids.

Witkacy : La logique féminine me dépassera toujours!

Jadwiga Unrug : Cessons ces enfantillages!

Witkacy : D'accord.

Jadwiga Unrug : Czesława Korzeniowska? C'est bien ainsi que se prononce le nom de cette entité métaphysique? Non? Czesława Korzeniowska? Ça sonne comme les cris d'un oiseau de proie! Tu ne trouves pas? Czesława Korzeniowska, Czesława Korzeniowska. Ça ne roule pas bien sous et sur la langue, ça passe tout de travers, (*elle fait des grimaces et de grandes simagrées avec la langue et les lèvres*) surtout à cause du Korzeniowska. Non? Drôles de sonorités dans un tombeau qui te renvoie l'écho à la vitesse du son.

Witkacy : Éprouves-tu du plaisir à te torturer de la sorte?

Jadwiga Unrug : Je m'amuse. Ne t'inquiète pas pour moi. Je sais que tu ne pourras pas t'empêcher de m'en parler. Alors, je préfère mettre la charrette devant les boeufs, c'est comme ça le proverbe français?

Witkacy : Oui, c'est ça...

Jadwiga Unrug : Je ne comprends pas ce que tu trouves à cette femme.

Witkacy : Évidemment! Elle a dix-sept ans de moins que moi et toi tu as huit ans de plus que moi. À vous deux, vous faites un quart de siècle de différence!

Jadwiga Unrug : Je présume que c'est un exemple de logique masculine?

Witkacy : Écoute-moi, je t'en prie. La pensée que tu puisses disparaître me remplit de frayeur. Tu es ma femme, ma respiration, mon hygiène, ma médecine, mon organisation, ma discipline, mon exécuter testamentaire, mon éditeur, mon confesseur, mon critique le plus impartial, ma vie... quoi! La vie sans toi est impossible. Mais, je ne peux pas vivre avec toi. Capiche! (*Il donne de petits coups affectueux sur la tête de sa femme.*) Et, je ne peux pas vivre sans Czesława. Capiche! (*Idem.*) Tu le sais. Toi, tu l'acceptes plus ou moins gracieusement! Il faut dire! Mais, Czesława n'arrête pas de m'enquiquiner. Elle voudrait que je me sépare de toi... et ça, jamais! Plutôt la mort! Plutôt monter sur le bûché de mes oeuvres. Plutôt...

Jadwiga Unrug : Bon! Bon! Calme-toi!

Witkacy : Tu ne pourrais pas essayer de la convaincre de me laisser en paix?

Jadwiga Unrug : Quel culot!

Witkacy : Et alors?

Jadwiga Unrug : Peut-être le ferais-je si tu n'étais pas tellement jaloux. Moi aussi, j'ai droit à la liberté de mon corps.

Witkacy (*se moquant d'elle*) : « Moi aussi, j'ai droit à la liberté de mon corps. » Quel beau principe! Toi et tes mignons.

Jadwiga Unrug : Deux poids deux mesures. Alors, débrouille-toi!

Witkacy : Tu ne m'attires pas.

Jadwiga Unrug : Que ces jolies choses sont dites délicatement!

Witkacy : Je dois avoir d'autres femmes. Et ça, ça t'enlève le goût de vivre. Tu veux disparaître. Et, me rendre ainsi criminellement responsable de ta disparition! Si je vivais avec toi, je me suiciderais. Et là, ce serait toi, la criminelle.

Jadwiga Unrug : Que c'est beau de te voir manipuler les sophismes et l'exagération! Répète, c'est trop subtil pour ma pauvre tête!

Elle rit et prend des poses comme si de l'or allait sortir de la bouche de Witkacy. Witkacy la regarde et hausse les épaules.

Witkacy : Mon psychiatre, le vieux Beaurain, a toujours dit qu'un homme doit avoir plusieurs femmes et qu'avoir des relations sexuelles avec une seule femme est une forme d'onanisme.

Jadwiga Unrug : Je vois! Ça fait ton affaire de croire encore à ce vieux bouc?

Witkacy : Pourquoi me forces-tu toujours à répéter la même chose? Sous la torture, peut-être pourrais-je répudier la Forme pure et le Monadisme biologique, mais toi, jamais de tous les jamais. Jamais, je ne te répudierai. C'est la plus grande preuve d'amour que je puisse t'offrir.

Jadwiga Unrug (*ironique*) : Merci bien! C'est charmant et... tellement romantique!

Witkacy : Jadwiga, un petit effort pour ton grand enfant!

Jadwiga Unrug : L'Art est ton échappatoire....

Witkacy (*souriant et l'interrompant*) : La plus noble des drogues sans effets secondaires sur la santé et l'intelligence, dit-on, et la seule drogue qui trouve grâce à tes yeux.

Jadwiga Unrug : Le besoin insatiable de justifier ton existence est la source de toute ta créativité. En es-tu conscient?

Witkacy (*ironique*) : Tu m'as démystifié! Bravo! Jadwiga.

Jadwiga Unrug : Tu sais, je me demande parfois, si tu essaies encore de sonder le mystère de l'existence. Ne serais-tu pas plutôt à la recherche d'un manuel sur les techniques du savoir-vivre que n'importe quel idiot de troisième ordre possède sur le bout des doigts?

Witkacy : Ça, c'est vraiment un coup bas! Jadwiga.

Jadwiga Unrug : Stasiék, on dirait que tu veux te convaincre de ta propre réalité en nous faisant sortir de la nôtre.

Witkacy : Réponds-moi, Jadwiga. (*Se posant la question plus qu'il ne la lui pose.*) Crois-tu que la créativité individuelle puisse être réinstaurée à partir de l'inerte uniformité de l'entropie?

Jadwiga Unrug : Veux-tu que je te chante une berceuse comme le faisait ta maman chérie pour calmer tes angoisses?

Witkacy (*continuant à penser à haute voix*) : Il faut recapturer les sentiments métaphysiques que l'on a perdus aux mains du progrès social pour pouvoir ainsi se battre contre la dépression engendrée par la contemplation de l'existence.

Jadwiga Unrug (*impatiente*) : Ouf! Que c'est compliqué! Stasiék! Que tu es compliqué et obscur! Qui te demande de contempler l'existence? Vis, vis bien, vis longtemps! Crie, rie, rue, saute! Mange, bois, danse, dors, fornique, si besoin est. Arrête de t'acharner sur l'impossible, l'incompréhensible, l'ennuyant!

Witkacy (*s'enthousiasmant soudainement, crescendo*) : Oui, tu as raison. Pourquoi ne partons-nous pas pour les tropiques, demain? Non, aujourd'hui même. Tout de suite! Disparaître dans les sables, la mer, la luxure de la végétation. Les couleurs vibrantes. Les odeurs sensuelles. Les cris de la nuit. C'est là que je suis devenu artiste. Le miracle pourrait se reproduire. Ma créativité revenir, en catimini, au début, la queue entre les jambes puis, s'éclater en mille feux d'artifice dans ma peinture et ma dramaturgie.

Jadwiga Unrug (*enthousiasmée presque malgré elle-même*) : Oui, Stas, partons. Les sables chauds, la mer, l'odeur des fleurs en amour. Partons, partons tout de suite!

Witkacy (*enthousiasmé, vibrant*) : Allons chercher Czesława (*sursaut de Jadwiga Unrug, qui change complètement d'attitude*) et nous prendrons le train ce soir, main dans la main, tous les trois, à l'assaut des tropiques en suivant l'étoile qui nous guidera vers la création, vers la créativité.

Quelques minutes de silence. L'enthousiasme retombe et fond.

Jadwiga Unrug (*triste, résignée*) : J'ai cru un moment à la réalisation d'un rêve. Tu as tout détruit... comme toujours. Ce n'était qu'un fantasme de ton imagination malade et... de mon espoir incorrigible.

Witkacy (*retombant dans son état dépressif*) : Un cauchemar m'encercle, Jadwiga, et bientôt je vais étouffer. Le tic tac s'emballe. Ça va éclater! Je deviens fou. Ça ne peut continuer ainsi. Je n'en peux plus! Je suis une vieille putain décrépée. Je suis absolument vieux.

Jadwiga Unrug : Te souviens-tu quand tu me disais que tout le charme de la vie était de rester indéfini? Ne crois-tu pas que tu t'affubles de trop d'attributs?

Witkacy : Tu ne me crois pas!

Jadwiga Unrug : Tu ressembles à un artichaut. Tu es piquant de partout.

Witkacy : Tu ne me crois vraiment pas?

Jadwiga Unrug : L'expérience!

Witkacy : Jadwiga, une dernière fois, essaie de me comprendre.

Jadwiga Unrug : Je n'ai fait que cela durant toutes ces années! Toujours et encore et toujours et encore.

Witkacy : Quelque part en moi, il y a eu une fracture, une sorte de cataclysme et j'ai eu la révélation terrifiante d'un autre qui était moi. Je n'ai jamais pu me réconcilier avec cette vision infernale de cet autre qui serait moi, qui est là, qui m'étouffe. Je n'en peux plus.

Jadwiga Unrug : Je sais.

Witkacy : Tu seras bientôt libre. C'est aussi vrai que deux et deux font quatre. La fin est proche pour moi.

Jadwiga Unrug : C'est ce que tu me répètes depuis que je te connais. (*D'une voix déclamatoire.*) Il criait sans cesse « Au loup » et, quand vint le loup, personne ne le crut!

Witkacy (*continuant à se parler plus qu'il ne parle à Jadwiga*) : Je vais écrire un roman.

Jadwiga Unrug : Bonne idée!

Witkacy : Quelle déchéance! Descendre aussi bas! C'est le plus bâtard des produits littéraires. Peut-être que c'est là que ma créativité s'est cachée. La salope! Némésis du roman pour un méprisant méprisé. Ironie du sort? Qui sait? La Forme pure, kaput! Partie en fumée.

Jadwiga Unrug (*hausse les épaules et se lève*) : Que sont devenues nos brillantes conversations? Nos échanges intimes?

Witkacy : Un monologue ratiocinant.

Jadwiga Unrug : Exactement. (*Silence.*) Peux-tu me raccompagner? Je désire réintégrer la tombe conjugale. De là, je peux t'attendre, te désirer même si l'envie m'en prend, ici, tu m'ennuies. Tu pourras tranquillement continuer à me faire parader en chèvre dans tes rêves.

Witkacy : En chèvre?

Jadwiga Unrug : Tu as déjà oublié ce que tu m'as dit?

Witkacy donne la main à Jadwiga Unrug et se dirige avec elle vers le cercueil. Il l'ouvre. Elle enjambe le bord et se retourne vers Witkacy.

Jadwiga Unrug : Dis-moi, je ne me rappelle plus très bien. Ai-je survécu à ta mort? Étais-je morte avant?

Le cercueil se referme. On entend des voix d'hommes et de femmes. Le couvercle oscille. Witkacy s'assoit dessus. Des coups de plus en plus forts se font entendre dans le cercueil.

Voix différentes (*de plus en plus violentes qui vont ensuite en decrescendo*) : Tasse-toi. / Tu prends trop de place. / J'en ai marre de cette mort de chien. / Mery, Zenia, arrêtez de vous chamailler. / Non, non, cette fois-ci, vous ne pouvez sortir. / Witkacy ne pense plus à vous. Une autre fois, c'est certain qu'il vous invitera. (*Witkacy bâille.*) / Il bâille à s'en décrocher la mâchoire, le pauvre. / Nous ne pourrons plus sortir et nous balader dans ses souvenirs, aujourd'hui. / Qu'est-ce qu'il fait? (*Witkacy se couche sur le cercueil.*) Il se couche sur le cercueil. / Je crois qu'il va dormir. / Chut! / Chut! Il s'endort. / À demain les fantômes, demain, nous recommencerons à chanter, à danser (*les voix commencent à*

chanter « Sur le pont d'Avignon ») sur le pont d'Avignon, on y danse, on y danse, sur le pont d'Avignon, on y danse tout en rond. (Bis en decrescendo).

Voix narratrice : Et pour conclure cette scène dite familiale, remarquons que le langage nous met en relation avec nos semblables complexés d'une manière extraordinairement complexe.

Rideau

Épilogue dit mortuaire

La scène est vide sauf le cercueil recouvert de gazon, des pots de fleurs et d'une pierre tombale qui pourra servir d'appui à Witkacy et Czesława Korzeniowska. Autour du cercueil, des arbres et des fleurs en pot ont été disposés. On entend au loin les coups de canon, des explosions, des cris atténués par la distance. La scène est plongée dans le noir. On ne voit pas les murs. On pourrait y projeter des lueurs de flammes, d'explosion.

Voix narratrice (*dans le noir*) : Ainsi parlait l'Histoire : À l'Ouest, le 1er septembre 1939, les forces allemandes et slovaques pénètrent en Pologne et déclenchent la Seconde Guerre mondiale. Elles atteignent Varsovie en 7 jours grâce à la stratégie du Blitzkrieg. À l'Est, le 17 septembre 1939, les forces soviétiques pénètrent en Pologne et anéantissent tout espoir de résistance. Le pays est rayé de la carte et partagé entre l'Allemagne du Troisième Reich et l'Union des républiques socialistes soviétiques. Le 18 septembre 1939, Witkacy fuit avec sa compagne Czesława Korzeniowska.

Les projecteurs illuminent à peine le cercueil, créant, ainsi, un îlot. C'est la pénombre. La nuit tombe. Witkacy et Czesława Korzeniowska arrivent en courant des coulisses et montent sur le cercueil. Ils portent des vêtements de randonnée en montagne. Witkacy a un sac à dos qu'il laisse tomber aussitôt arrivé sur le cercueil. Ils sont épuisés et ont de la difficulté à respirer et à parler au début de la scène.

Czesława Korzeniowska (*essoufflée*) : Entends-tu les coups de canon?

Witkacy : Oui. Ils s'approchent. Viens. On doit continuer.

Czesława Korzeniowska : J'ai peur, Stasiek!

Witkacy : Moi aussi, Czesława. Viens, il faut continuer. Nous ne pouvons pas nous arrêter. Gardons notre avance.

Czesława Korzeniowska : Je n'en peux plus. J'ai mal aux pieds. Je suis si fatiguée. Je veux dormir.

Witkacy : Mais où? Dans ce cimetière?

Czesława Korzeniowska : Ici, regarde, le gazon est doux. Couchons-nous à côté de cette pierre tombale.

Il regarde Czesława et voit l'état d'épuisement dans lequel elle est.

Witkacy : Bon, d'accord. Mais, pas plus que deux petites heures. Les nuits sont fraîches. Profitons-en pour manger un morceau.

Ils s'assoient côte à côte, se reposent quelques minutes et reprennent leur souffle. Witkacy regarde ce qu'il y a dans le sac à dos.

Witkacy : Veux-tu un morceau de pain, il reste un peu de fromage.

Czesława Korzeniowska : Oui et toi?

Ils mangent tous les deux.

Witkacy : Demain, il faudra acheter du pain.

Czesława Korzeniowska : Veux-tu un peu d'eau?

Witkacy : Oui, merci.

Elle lui passe une gourde qui se trouvait dans le sac à dos. Ils boivent. Elle se couche à plat ventre, la tête au bord du cercueil, penchée au-dessus du vide. Elle tient toujours à la main un morceau de pain et de fromage.

Czesława Korzeniowska : Crois-tu que les loups viennent dans les cimetières, la nuit?

Witkacy : Non, ma chérie, seulement les fantômes. Et, eux, ils ne sont pas dangereux. Crois-en mon expérience.

Czesława Korzeniowska : Quand on regarde dans l'abîme longtemps, l'abîme aussi nous regarde.

Witkacy (*s'assoit contre la pierre tombale située sur le cercueil*) : Viens appuie-toi contre moi.

Czesława se lève et s'assoit appuyant sa tête contre l'épaule de Witkacy.

Czesława Korzeniowska : Une bouche horrible s'avance de l'est, une autre, encore plus terrible, s'avance de l'ouest. Bientôt, elles se rencontreront et se refermeront sur nous

Witkacy : Nous fuyons vers le sud. Mais...

Czesława Korzeniowska : Je sais, nous ne réussirons pas à nous glisser hors de leur faim dévorante avant qu'elles ne se referment.

Witkacy : Arrête de penser. Repose-toi.

Silence, on doit sentir, qu'elle ne peut se reposer, elle est nerveuse, agitée, inquiète.

Czesława Korzeniowska : La Forme pure dont tu parles sans cesse. Tu sais, je crois que je commence à comprendre.

Witkacy : Tu devrais dormir.

Czesława Korzeniowska : Je ne suis pas folle, Stasiiek, je sais que, quoi que nous fassions, nous serons rattrapés par une bouche ou par l'autre.

Witkacy : Alors, dis-moi, ma petite curieuse, qu'as-tu compris à la théorie de la Forme pure?

Czesława Korzeniowska : La Forme pure est un îlot de tranquillité où les tourments des hommes et des femmes ne peuvent pas pénétrer. D'accord? Un îlot qui flotte en l'air et qui n'est pas atteint par le quotidien. Une errance perpétuelle hors d'atteinte des mains souillées par la banalité de la vie.

Witkacy : Oui, et alors?

Czesława Korzeniowska : Mais, ce n'est pas vrai. C'est impossible. C'est un ballon, ce n'est qu'un ballon qui va éclater d'un instant à l'autre.

Witkacy : Comme nos vies.

Czesława Korzeniowska (*elle devient de plus en plus agitée*) : Non, pas comme nos vies. Ce ballon est rempli d'air. Mais, moi, j'ai du sang, j'ai des menstruations, j'ai mal au ventre, aux pieds, j'ai une écharde dans le pouce. Je suis belle. Je me suis donnée à toi et je ne veux pas finir ma vie comme un ballon rempli d'air.

Elle pleure, appuyée sur l'épaule de Witkacy.

Witkacy : Ne pleure pas. Il y a déjà tellement de malheurs sur cette terre de Pologne. Tu sais, la Pologne pourrait s'enfoncer dans les eaux sous le poids de ces nouveaux pleurs. Elle n'en peut plus la pauvre. Tu pourrais être la goutte qui provoque le cataclysme, la goutte qui fait déborder le vase et tu deviendrais alors la cerise sur le gâteau.

Czesława Korzeniowska sourit à travers ses pleurs et avale son dernier morceau de pain et de fromage qu'elle tenait toujours à la main.

Czesława Korzeniowska : Toi, tu as connu la guerre.

Witkacy : Oui, j'ai été officier subalterne dans la garde impériale du Tsar.

Czesława Korzeniowska : Raconte.

Witkacy : J'étais à ce moment citoyen de l'Empire russe. C'était mon devoir. Un devoir qui a fait mourir mon père de chagrin.

Czesława Korzeniowska : Pourquoi?

Witkacy : Papa a été, toute sa vie, un grand patriote, et moi, son fils, je servais dans

l'armée du Tsar! Imagine! Il était un héros national admiré de tous, sauf, pensait-il de son fils.

Czesława Korzeniowska : J'aurais aimé le connaître.

Witkacy (*triste*) : Je ne l'ai pas revu. Il est mort en 1915. Je n'ai jamais pu lui dire combien je l'aimais.

Czesława Korzeniowska : Pourquoi es-tu devenu officier?

Witkacy (*ironisant sur lui-même*) : Malgré les apparences, j'avais besoin de discipline. Et là, je découvre soudainement ce que c'est que d'obéir à des ordres absurdes, de faire des gestes obligatoirement absurdes, de se lever, de se coucher, de manger, de parader aux sons de jappements répressifs. Ça m'a fait le plus grand bien. Je me suis endurci. Je suis devenu fort et fier comme d'Artagnan! Regarde mes biceps.

Elle palpe les biceps de Witkacy. Tous les deux rient.

Witkacy : Mais, le plus merveilleux, c'est qu'en Russie, j'ai découvert les toiles de Picasso. Une révélation. Une décharge électrique. Un choc sismique. J'ai écrit et publié coup sur coup deux livres. Celui sur les formes nouvelles en peinture et celui sur la théorie de la Forme pure. Je faisais enfin des affaires. Par la suite, j'ai appliqué ces idées à ma peinture, à mon théâtre, à mes photographies, à ma vie. Et voilà!

Czesława Korzeniowska : Et voilà! La boucle est bouclée, nous sommes de retour au ballon rempli d'air.

Elle se retourne vers Witkacy et commence à le caresser. Elle lui enlève sa veste et l'embrasse sur la bouche. Elle ouvre son pantalon et plonge sa main dans les oeuvres vives de son amant.

Czesława Korzeniowska : Oh! Mon bel officier. Viens, je veux te faire l'amour.

Witkacy : Tu es dure, Czesława. C'est quand les femmes ont réussi à rendre les hommes abjects qu'elles les préfèrent. Tu as fait de moi un souffleur de ballon et maintenant, tu veux lui faire l'amour à ce souffleur?

Ils font l'amour, selon les directives du metteur en scène, avec les sons suggérés par le bruiteur, l'éclairage suggéré par l'éclairagiste et le temps suggéré par la situation! Après quelques ébats, Witkacy constate la beauté de sa compagne.

Witkacy (*serein, heureux, détendu tandis qu'au loin, on entend toujours les coups de canon*) : Tes joues ont pris la couleur de l'amour. Tu es belle, Czesława. Crois-tu que tu puisses dormir quelques instants? Je veillerai.

Czesława Korzeniowska (*sereine et détendue*) : Je ne m'endors plus.

Witkacy : Tu es toujours d'accord?

Czesława Korzeniowska : Oui, plus que jamais.

Witkacy : Quand?

Czesława Korzeniowska : Attendons vers la fin de la nuit. Les étoiles sont si belles.

Witkacy : Je veux mourir. Tu le sais. ... J'ai toutes les raisons de le vouloir. Mais, toi! C'est absurde.

Czesława Korzeniowska : Tu veux que je sois violée par un Russe ou par un Allemand? Choisis. J'ai l'embarras du choix.

Witkacy : Écoute-moi, Czesława, le seul destin plus terrible encore que la mort pour un artiste est le manque d'originalité. Ce destin est là, à ma porte. Le jour ne se lève plus, pour moi, unique, différent, imprévisible. À l'avenir, les gens n'auront plus besoin de l'imprévisible, de l'imagination, ils seront heureux.

Czesława Korzeniowska : Mais, alors?

Witkacy : L'Ancien Monde est à son déclin et laisse la place à une humanité mécanisée, privée d'esprit créateur et plongée dans un ennui profond. Je ne veux pas appartenir à ce monde. Je n'ai même plus la force de l'imaginer. Je n'ai plus la force de me battre contre les moulins à vent qui tournent à vide dans mon esprit. Toi, c'est différent. Peut-être veux-tu de ce bonheur. L'invasion soviétique n'est que le début d'un cataclysme où il n'y aura plus de place pour l'Individu, mais seulement pour le robot. La civilisation européenne marche à grands pas vers son anéantissement.

Czesława Korzeniowska (*crescendo de véhémence*) : La civilisation, telle que tu la connais! Je ne crois pas au nivellement social. Il y aura toujours des êtres d'exception qui nous feront cheminer à travers toutes les embûches.

Witkacy : Oui, tu as certainement raison. Mais, je ne serai pas de ceux-là. La mort est entrée en moi, elle me persécute inlassablement.

Czesława Korzeniowska (*continuant sur sa lancée avec de plus en plus de force*) : Tu forces ton être à entrer dans le rétrécissement de la vieillesse. Il y aura toujours des poètes, des peintres, des musiciens, des cosmologues, des mathématiciens, des physiciens, des génies dans tous les domaines de la science et des arts. Bonheur n'est pas synonyme d'ennui. Il y aura un Nouveau Monde renouvelé, frais, propre comme après la pluie printanière. Je ne te crois pas. Je ne te crois pas!

Witkacy : Alors pourquoi, ce geste irréparable? Ne viens pas me dire que c'est parce que tu m'aimes, que tu ne peux vivre sans moi et que tu veux passer toute ta mort à mes

côtés, à reprendre mon linceul! Je ne te croirais pas.

Czesława Korzeniowska : Roméo et Juliette ne voulaient pas mourir. (*S'arrêtant.*)

Witkacy : Continue...

Czesława Korzeniowska (*lentement, en hésitant*) : Mais, ils ont joué trop près de la mort et elle a sauté sur eux. Tu comprends? C'est comme cela que je me sens.

Witkacy la prend dans ses bras et lui caresse les cheveux.

Czesława Korzeniowska : Il y a tellement de printemps que je voulais voir naître. Je voulais voir naître mon premier enfant, je voulais voir son premier sourire, ses premières dents, ses premiers pas, entendre ses premiers mots, consoler sa première peine. Mais, voilà, je joue trop près d'elle et je veux me jeter dans ses bras avant qu'elle ne me prenne à son heure et à sa façon. Tu comprends?

Ils sont silencieux tous les deux. Ils s'embrassent et se caressent doucement. Witkacy sort un flacon du sac à dos et en sort plusieurs comprimés qu'ils écrasent dans un peu d'eau.

Czesława Korzeniowska : Pourquoi ces comprimés?

Witkacy : Pour que mon sang s'écoule plus rapidement.

Czesława Korzeniowska : Et moi?

Il lui remet trois comprimés et il avale ceux qu'il avait écrasés.

Czesława Korzeniowska : Tu es sûr que ça suffira?

Witkacy : Ne sois pas inquiète. Un seul suffirait.

Czesława Korzeniowska : Donne-moi un peu d'eau.

Witkacy prend la gourde dans le sac à dos et la lui tend. Elle avale les comprimés avec une gorgée d'eau.

Witkacy : Je te suivrai bientôt. Je veux m'assurer que tout ira bien pour toi.

Witkacy la prend dans ses bras. Elle s'abandonne, la tête appuyée contre son épaule. Bientôt sa tête retombe.

Witkacy (*panique soudaine*) : Non! Je ne veux pas que tu partes tout de suite. Ne me laisse pas tout seul. J'ai peur.

Puis, il la dépose sur le gazon à ses côtés. Elle se réveille à peine.

Czesława Korzeniowska (*parlant avec difficulté d'une voix endormie*) : Ton fantôme... racine dans ma mémoire... flotte hors champ à côté de toi... mon amour... peut pas attendre... je... pars... excuse-moi.

Ensuite, il sort de son sac à dos un papier et une plume et écrit une lettre. Il fait un trou dans le coin de la lettre et y passe une corde qui se trouvait dans le sac à dos. Il dépose la lettre sur le corps de Czesława et l'attache à son poignet. Il enlève son coupe-vent et le dépose sur son corps. Il lui donne un dernier baiser et s'appuie contre la pierre tombale. Le sac à dos est à ses côtés.

Witkacy (*en aparté*) : Les coups de canon sont de plus en plus forts. (*Comme s'il récitait une leçon.*) Je suis! Je suis? Je commente sur moi-même comme une création que je ne serai jamais capable d'analyser jusqu'à la fin. J'en suis réduit à expérimenter avec ma psyché. L'isolement absolu de chaque individu face à l'univers.

Il ouvre le sac à dos et prend plusieurs comprimés qu'il avale avec de l'eau. Il sort alors du sac un couteau. Et, tranquillement posément, il coupe les veines de sa main gauche, puis celle de sa main droite. Le sang coule.

Witkacy : Quelle prétention! Je voulais me regarder mourir pendant que mes sensations esthétiques n'en feraient qu'une et s'envoleraient vers la liberté. (*Il baille à s'en décrocher la mâchoire.*) Bullshit! Je m'endors comme un bébé qui a pris son biberon de lait. (*Il somnole quelques instants.*) Ma vie... une tragédie... vécue comme une farce.

Silence. Puis, il chantonne.

Witkacy (*sursaut d'énergie*) : C'est le grand Lustrukru qui passe, qui repasse et puis s'en va, emportant dans sa besace tous les p'tits gâs qui ne dorment pas, Lon lon la, lon lon la lire la lon la. Je perçois la disparition des proportions de mon corps et la dégradation de ma conscience. Mon identité... une fiction... une fiction qui se fragmente.

Et finalement, il coupe l'artère de son cou. Le sang coule. Il s'effondre. Le jour se lève.

Witkacy : J'ai atteint les limites de mon âme... au bord du précipice. Après rien. Rien. Rien! Rien? Mes pensées perdent connaissance... perdent connaissance... connaissance... con... naissance.

Il meurt. Silence. Puis après quelques instants, Czesława Korzeniowska se réveille. Elle s'assoit. Elle s'étire, sourit et regarde autour d'elle.

Voix narratrice (*enthousiaste*): Ainsi parlait Nietzsche : Vivre? C'est rejeter constamment loin de soi ce qui veut mourir. Vivre? C'est être cruel, c'est être impitoyable pour tout ce qui vieillit et s'affaiblit en nous et même ailleurs.

À mesure que la voix parle, elle s'étire encore en esquissant un sourire presque joyeux.

Elle trouve la lettre attachée à son poignet. Elle la prend et commence à lire. Elle entend la voix de Witkacy tout en lisant la lettre des yeux. Les coups de canon se font entendre.

Voix de Witkacy : « Ma chérie, cette dernière trahison n'en est pas une. Tu me pardonneras, j'en suis sûr. Ton vieux Roméo ne veut pas de sa jeune Juliette, pour le moment. Je t'ai donné des somnifères et j'espère que tu as passé une bonne nuit. Tu as encore le temps, dirige-toi vers le sud. Quand tu consoleras la première peine de ton rejeton chéri, pense à moi dans un petit coin de ton coeur. Je t'aime passionnément. Ton Stasiek. »

Voix narratrice : Ainsi parlait Nietzsche : La condition d'existence de l'homme, c'est la volonté de ne pas voir, comment en somme la réalité est faite. Cette vie, telle que tu l'as vécue, il faudra que tu la revives encore une fois et une quantité innombrable de fois. Et tout cela, dans la même suite et dans le même ordre. L'éternel sablier de l'existence sera retourné toujours à nouveau et toi avec lui, poussière des poussières.

Czesława Korzeniowska se lève, dépose le coupe-vent sur la poitrine de Witkacy. Elle prend quelques fleurs qu'elle dépose sur son coeur et dessine sur son front le signe de la croix. Elle prend le sac à dos et se dirige d'un pas ferme et rapide vers les coulisses.

Rideau

FIN

Notes

(1) Réplique donnée par Walpurg dans la pièce de théâtre «Le fou et la nonne» p. 228
Théâtre complet 1, Éditions l'Âge d'Homme S.A., Lausanne 1969

Documentation

Witkiewicz, *Théâtre complet* publié sous la direction d'Alain Crugten, Éditions L'Age d'Homme S. A., Lausanne, 1971.

Witkiewicz, No 3, *Cahier Correspondance, Lettres à son fils Stanislaw Ignacy Witkiewicz*, Éditions L'Age d'Homme, Lausanne, 1981.

The Witkiewicz Reader, Edited, Translated and with an Introduction by Daniel Gerould, Quartet Books, Northwestern University Press, 1992.

Google : Stanisław Ignacy Witkiewicz, Stanisław Witkiewicz, Jadwiga Unrug, Bronislaw Malinowski, Karol Szymanowski, Jadwiga Janczewska, etc.